



Paula Vézac

terre brûlée

br

la brune

Présentation

Avec la mort de sa mère dans l'incendie de son appartement, à l'âge de soixante et un ans, s'ouvre pour la narratrice un vaste espace de douleur et de questionnement. Qui était cette femme, née au milieu des années 1950 dans une famille d'ouvriers agricoles et qui avait connu, comme tant d'autres de la génération des années 1970, la chute dans l'alcool et la toxicomanie ?

Dans cette enquête généalogique, la narratrice tente de comprendre le chemin de vie de sa mère, en glanant archives et documents. Car les souvenirs sont parcelles, parfois trompeurs, souvent terrifiants. Aux côtés de cette mère à la fois lucide et défaillante, spirituelle et délirante, cultivée et marginale, la petite fille a connu une enfance noire comme un conte malfaisant. Pourtant, peu à peu, émerge le portrait d'une femme complexe et multiple, tandis que la culpabilité laisse place à la compréhension et au pardon.

Pour ce récit d'un amour invivable, Paula Vézac a trouvé le style minéral qu'il fallait, sans concession à l'égard de personne, elle comprise. De cette subtilité de l'écriture émane une émotion forte, un partage d'humanité.

Née en 1978, Paula Vézac est conservatrice du patrimoine. Elle vit à Toulouse.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou
Photographies (couverture et intérieur) : © Collection de l'auteur
© Éditions du Rouergue, 2020
www.lerouergue.com

Paula Vézac



terre brûlée

la brune au rouergue

Trois ans après

Je suis remontée de la cave avec la boîte. Je l’y avais cachée au moment de mon installation un an plus tôt, sans rien en dire à Pierre, et je n’y avais plus pensé depuis. Son souvenir m’est soudainement revenu en voyant quelques balles que Pierre avait déposées dans la bibliothèque de l’entrée à son retour d’un stage de tir. Il avait l’habitude de laisser là son arme de service, qu’il appelait ironiquement son pétard, et ça me faisait rire, ce hiatus entre le mot enfantin et le sérieux de l’objet que je n’avais jamais osé ni soupeser ni même toucher. Mais les balles avec leur chemisage en laiton, je n’ai pas pu résister, je les ai prises. C’étaient de vrais petits obus miniature, à la fois beaux – d’une forme pure et parfaite – et effrayants. De les avoir dans la main, je me suis rappelé que moi aussi j’avais une arme, en bas, dans la cave, un revolver. Pierre a froncé les sourcils : « Plutôt un pistolet, non ? » J’étais bien incapable de lui répondre, je l’avais à peine regardé, et à vrai dire je ne savais pas distinguer un revolver d’un pistolet.

J'ai soulevé le couvercle de la boîte. Pierre a fait cette moue que je lui connaissais bien, pleine d'ironie bienveillante. J'ai précautionneusement saisi l'arme. L'avoir dans la paume me rendait fébrile : elle était lourde d'inertie et pourtant semblait palpiter, tant elle était chargée de mémoire. Le seul fait de la voir et de la tenir abolissait les années et me faisait replonger dans mon passé. Je l'avais trouvée chez ma mère, et j'avais alors supposé que c'était celle que son frère avait utilisée. Je n'avais pas osé la jeter ; elle faisait partie de mon héritage. Pierre était le premier à qui j'en parlais, à qui je la montrais. Elle était la preuve, lui ai-je dit, l'indice matériel, tangible, que ce que j'avais vécu enfant était vraiment arrivé. C'étaient les objets de ce genre, si terribles fussent-ils, qui m'empêchaient de me mettre à douter de la réalité.

Pierre n'a rien répondu. Il me regardait. Je le sentais narquois. Il devait en voir d'autres, à son boulot, il devait la trouver un peu chiche et ridicule, mon histoire. Nous nous sommes embrassés.

Première partie
LA DISPARITION

La nouvelle est tombée un vendredi. J'avais pris un jour de congé. Je sommeillais encore. Il était presque dix heures. Le téléphone affichait plusieurs appels en absence de la gendarmerie d'Avrantin-sur-Orne, dont j'avais gardé le numéro dans mon répertoire depuis sa crise de janvier 2012, quatre ans plus tôt. Dans le coin gauche de l'écran, le symbole d'une lettre indiquait la présence de textos. Trois messages de mon père : « Rappelle la curatrice de ta mère, au plus vite. » Rien de plus. J'ai compris tout de suite.

En quelques mots elle m'a confirmé ce que je savais déjà. Je ne me suis pas levée. Je suis restée dans le lit à pleurer, crier, gémir, baver. À un moment, un voisin a tapé contre le mur ; je devais faire trop de bruit.

Au bout d'une heure, ou deux, ou trois, impossible de savoir puisque le temps s'était arrêté, j'ai réussi à trouver la force de me calmer. Je devais appeler mon employeur, les gendarmes, les pompes funèbres, et encore la curatrice pour

qu'elle m'indique ce qu'il me faudrait faire. J'ai demandé si je devais venir à Avrantin. Elle m'a dit que ça ne servait à rien : le corps – ma mère n'était plus qu'un corps, déjà – devait être autopsié « pour définir les circonstances exactes du décès ». Tout un langage commençait à se mettre en place, froid, clinique, administratif.

J'ai appelé deux collègues. Elles ont proposé de me rejoindre. En les attendant, j'ai passé l'aspirateur et je leur ai préparé un déjeuner. J'ai cessé de pleurer. Je me suis douchée et habillée. Lorsqu'elles sont arrivées, je leur ai expliqué, étrangement calme, la cigarette sans doute mal éteinte dans le lit, les deux mégots à côté du cendrier, la consommation, l'intoxication ou l'étouffement, impossible de savoir pour le moment. Je n'avais pas pu être prévenue plus tôt car je n'avais pas de ligne fixe et les pompiers, qui étaient arrivés sur place la veille peu après 19 heures, n'avaient pas trouvé mon numéro de portable. Je n'ai rien dit de ce que je supposais, mais elles le sentirent, elles le saisirent, me diront-elles plus tard : ma mère s'était suicidée.

J'ai de nouveau appelé la curatrice dans l'après-midi. Elle m'a lu le contrat Obsèques souscrit par ma mère en mai 2012 : « ni recueillement, ni cérémonie », y était-il indiqué. Ma mère devait être incinérée et ce serait à moi de « disperser ses cendres dans la nature ». Telles étaient ses dernières volontés. Pendant que la curatrice me les lisait, je me suis sentie tomber encore plus bas dans la douleur. Pendant plusieurs secondes je n'ai rien dit, puis un mot s'est arraché : « Pourquoi ? » Je n'ai pas eu besoin de compléter. La curatrice avait compris. Elle avait compris la violence de ce contrat, qui se voulait tentative de disparition totale, absolue. Elle avait compris, et elle comprenait, me répétait-elle, elle comprenait le mal que ça devait me

faire. Elle comprenait, mais elle n'avait pas d'explication. Moi, je sentais confusément que ma mère, par ces directives télégraphiques, voulait me déranger le moins possible, peut-être même me protéger. Sa prévenance, son amour, son oubli de soi, pour moi : de percevoir tout cela, j'ai redoublé de sanglots.

Je suis restée à Paris le temps que soit effectuée l'autopsie, obligatoire dans le cas d'une mort dite « non naturelle ». Ces jours d'attente ont fondu comme un bloc de cire, morceau d'informe. D'eux, je n'ai conservé que des bribes de souvenirs : quelques coups de téléphone – choisir un notaire, récupérer le contrat Obsèques – et du vide. Mon père n'a pris de mes nouvelles que de loin en loin ; peut-être était-il trop démuni face à ma souffrance pour savoir quoi faire, quoi dire. D'autres personnes ont dû m'appeler. Sans doute ma grand-mère et ma tante – la mère et la sœur de mon père, puisque dorénavant je n'avais plus de famille que du côté paternel, avec ma mère s'étant éteint le dernier membre de l'autre branche. Mais j'ai oublié. Je passais l'essentiel de mes journées dans le silence et la solitude.

Au bout de quatre jours, un gendarme m'a informée que l'autopsie avait écarté l'hypothèse de l'implication d'un tiers dans la mort de ma mère. Son corps pouvait donc être

« rendu à la famille ». Je suis partie en Normandie. Ma tante est venue depuis la Bretagne pour m'accompagner aux pompes funèbres – on devait dire « la maison funéraire ». Pendant que l'employée cherchait les papiers que ma mère avait fait rédiger, sans doute assise au même endroit que moi, sur la même chaise que moi, je me suis levée pour déambuler au milieu des urnes et des dalles de granit. J'ai pris en photo les plaques en laiton dédicacées à une armée de morts, pères, mères, grands-pères, grands-mères. Je trouvais ça beau, toutes ces coquetteries de dernière demeure. J'enfouissais ma douleur et mes sensations derrière l'appareil photo ; clic-clac, je me mettais à distance.

« Les cendres devront être dispersées dans la nature par ma fille. » Ma mère avait décidé qu'il ne resterait rien d'elle. Je n'avais aucune plaque de laiton à acheter.

L'employée est reparue avec l'urne que ma mère avait choisie. Elle était sobre, verte avec un fin liseré argenté. C'était celle que moi aussi j'aurais retenue, pour elle comme pour moi. Les larmes me sont montées aux yeux. Ça pouvait tenir dans ça, un corps ?

En dépit des dernières volontés de ma mère, « parce qu'on n'est pas insensible, quand même », l'employée m'a autorisée à aller me recueillir dans la chambre froide. Ma tante m'a pris le bras pour me conduire dans la pièce. Au milieu, posée sur un chariot métallique, il y avait une housse recouverte d'une couverture – drôle d'attention, de penser à garder les morts au chaud – et dedans, il y avait ma mère. La bosse sous la couverture était toute petite, riquiqui. Ma mère n'était certes pas très grande, mais quand même, j'avais du mal à imaginer qu'un corps, que son corps, pouvait reposer là-dessous. L'employée de la maison funéraire avait insisté, je n'avais pas

le droit d'ouvrir la housse, « surtout pas ». J'ai fait un pas vers le chariot, comme aimantée. J'avais terriblement envie de poser ma paume sur le renflement à peine esquissé de la couverture. Derrière moi, je sentais la présence de ma tante ; je savais qu'elle gardait un œil sur moi. Du bout des doigts, j'ai effleuré le tissu. J'avais peur. De quoi, je ne savais pas. De sentir le corps de ma mère, d'en reconnaître les formes, ou, au contraire, d'enfoncer ma main dans un magma informe, dans une charogne, déjà ? Mais je n'ai rien senti, sinon la toile rêche, rigide, inhospitalière. La housse ne semblait contenir que du vide. J'ai fermé les yeux, je me suis concentrée. Mais rien, rien, je ne sentais rien, je ne ressentais rien. Je suis restée debout, le cœur vide, les yeux instables, jusqu'à ce que l'employée vienne nous chercher.

À la gendarmerie, dans une pièce aux murs jaune pisseux, un officier a pris ma déposition. (Quelques jours plus tard, j'allais relire le document intitulé « Découverte d'un cadavre ».) Ça a duré un peu plus d'une heure. Le gendarme m'a appris que les deux bras de ma mère étaient plâtrés ; elle avait fait, cinq jours plus tôt, une énième chute qui l'avait encore conduite aux Urgences, où on ne l'avait pas gardée. Devant moi, répartis dans deux enveloppes fermées, se trouvaient ses effets personnels « placés sous scellés ». Je n'avais pas le droit de les récupérer : le parquet seul m'y autoriserait, « quand l'enquête le permettrait ». Je n'avais aucune idée du temps nécessaire pour l'enquête, et puis quelle enquête, pourquoi une enquête, l'autopsie ne suffisait-elle pas ? Le gendarme ne pouvait me remettre que les clefs de l'appartement. Je les ai prises. Je me suis dit que je plaçais mes mains là où celles de ma mère avaient été. Je me suis sentie mal. Les clefs étaient

sales, recouvertes de suie grasse. La tristesse recommençait à m'envahir, comme plus tôt devant l'urne. Je regardais le portefeuille, une figurine de sorcière échevelée. Pourquoi avait-elle choisi une sorcière ? Était-ce elle, la sorcière, comme l'avaient si souvent pensé, je le savais, ses voisins, son ancien mari, ses amants passés, mon père et toute la famille de mon père à part, peut-être, ma tante, la seule à avoir compris et accepté cette femme qui ne rentrait ni dans les cases ni dans les clous ? Ou bien avait-elle choisi une sorcière comme on cloue un démon sur la porte pour faire fuir les mauvais esprits ?

Six mois plus tôt, ma mère m'avait appelée pour me dire qu'après une dispute, son aide-ménagère – laquelle, déjà ? Maria ? Aminata ? – lui avait jeté un sort par l'entremise d'un sorcier vaudou de son village. La preuve, elle était devenue soudainement fatiguée, très fatiguée, plus que d'habitude. J'avais entendu au son de sa voix que la raisonner n'aurait servi à rien : il y avait là une part d'irrationnel qui l'engloutissait. J'avais raconté cette histoire de vaudou à plusieurs amis, sur un ton qui tenait autant de la confiance que de la plaisanterie, « Écoute un peu ce que ma mère m'a raconté, encore. » À ma grande surprise, tous m'avaient assuré que ça existait, le vaudou, et d'ailleurs le mari de la sœur, après un séjour en Afrique... Une amie, après avoir trouvé un poulet mort sur le pas de sa porte... Une connaissance, en revenant du Mali... Même la psychiatre de ma mère, qui la suivait depuis quelques mois, m'avait dit que ce genre d'histoires était à prendre très au sérieux. Cela m'avait interloquée. J'avais une grande confiance en elle et, curieuse de connaître son point de vue, je l'avais interrogée sur ce que je devais faire. Ce qu'elle m'avait tranquillement expliqué : faire venir un prêtre pour

qu'il bénisse l'appartement et, au cas où les choses ne s'arrangeraient pas, aller voir un prêtre exorciste. J'avais réfréné un rire ; c'était sans doute la part de déraison que je découvrais chez cette femme qui avait dû toucher ma mère et faciliter leur contact. Moi, je n'avais jamais pensé qu'un exorciste pouvait exister ailleurs que dans les livres et les films. Et pourtant, à la fois pour aider ma mère et pour satisfaire ma curiosité personnelle, je m'étais renseignée sur les démarches à faire pour rencontrer le prêtre exorciste du diocèse de Paris. Le service de l'Exorcisme ne recevait que le mercredi sur rendez-vous, et il y avait, à ma grande surprise, une liste d'attente. J'avais dû attendre trois ou quatre semaines avant d'être reçue dans une église du 11^e arrondissement. Le service était installé dans la sacristie. Il fallait passer par l'arrière de l'église, au bout d'une impasse austère que surveillait une caméra, et sonner à un interphone anonyme. La porte s'était ouverte après quelques secondes. Une femme sans âge ni visage – une « bénévole », disait le badge épinglé sur sa poitrine – m'avait reçue pour que je lui expose « les éléments laissant supposer un cas d'envoûtement ». Je n'avais rien préparé de ce que je devais dire. Je m'embrouillais. Je ne savais plus trop si je venais pour un possible envoûtement de ma mère ou pour moi : j'étais épuisée, tout partait à vau-l'eau dans ma vie, peut-être qu'un sorcier m'avait jeté un sort à moi aussi, peut-être à ma naissance, qui sait, ça s'était déjà vu, non ? Cet entretien n'était que préliminaire, et je devais être reçue deux semaines plus tard par le prêtre exorciste, mais finalement les choses s'étaient tassées, ma curiosité s'était tarie et j'avais annulé le rendez-vous. Je n'avais rien fait pour apaiser ma mère. Était-ce à cette époque qu'elle avait acheté le porte-clefs sorcière ?

Le gendarme m'a tirée de mes pensées : nous devons y aller. Chez ma mère. Je n'avais pas pensé que je devrais aller chez elle, quelques jours seulement après sa mort.

Dans l'immeuble, nous avons pris l'escalier. « C'est plus rapide qu'attendre l'ascenseur », a dit un des gendarmes qui nous accompagnaient, ma tante et moi. Je n'avais pas vraiment envie que ce soit rapide, mais je n'ai rien osé répondre, il aurait fallu mettre ma douleur en balance avec leur impératif d'efficacité professionnelle, et je n'avais pas le cœur à débattre.

Sur le palier, il n'y avait aucune odeur. Tout juste pouvais-je voir un peu de suie sur le pourtour de la porte. Dans un geste solennel, un des gendarmes – ils étaient deux, mais je n'arrivais pas à les distinguer, ils n'étaient qu'une seule et même fonction à deux têtes – a retiré le scotch qui avait été appliqué sur la porte : c'était ça, « les scellés ». L'expression était bien grandiloquente pour quelque chose d'aussi ridicule. J'attendais devant la porte quand il m'a expliqué que c'était à moi d'ouvrir, ainsi que l'exigeait « la procédure ». C'était une porte de rien du tout, même pas une porte blindée. Qui se déverrouillait avec une clef de rien du tout. J'ai ouvert. Tout était noir. Noir de suie, noir de fumée, noir sans lumière. J'ai fait un pas pour entrer et je me suis figée dans le vestibule. J'y voyais à peine. L'atmosphère était trouble, comme de l'eau croupie. Cela ne faisait que quelques secondes, mais déjà j'avais mal aux poumons. L'air était vicié, âcre, chargé des toxiques de la consommation. C'était indescriptible.

Les gendarmes sont allés ouvrir les fenêtres. Le courant d'air a chassé un peu du brouillard de suie. Je les ai regardés parcourir l'appartement pour récupérer les cavaliers en plastique utilisés le premier jour pour indiquer la présence d'« indices relevés sur la scène ». Je suis immédiatement allée

dans le salon. J'y ai attrapé l'abat-jour en perles que ma mère m'avait raconté avoir créé lorsqu'elle était enceinte de moi et, à la va-vite, tous les papiers que je trouvais et qui comporteraient, me disais-je, la preuve de son suicide. Du couloir, j'ai jeté un œil vers la chambre, entièrement plongée dans l'obscurité. J'ai aperçu une masse sombre, informe, un gros bout calciné : le lit. J'ai détourné le regard. Je ne savais plus quoi faire. Les gendarmes n'en finissaient pas. Je me suis mise à pleurer. Je pleurais, je bavais, tout coulait, je reniflais ma morve, je l'étais sur ma bouche, je grognais, je suffoquais, je haletais. Ma tante me demandait « Qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu veux ? » Je ne voyais rien à répondre : ce que je voulais, c'était ma mère. C'était ma mère, et c'était impossible, c'était fini.

Le lendemain, il m'a fallu retourner à l'appartement pour commencer à trier les affaires de ma mère. Ma tante devait reprendre son travail ; je ne pouvais pas m'en sortir seule, et la dose de somnifères que je prenais, qui arrivait tout juste à me faire dormir, m'interdisait de conduire jusqu'à Avrantin, aussi ai-je demandé à ma grand-mère, qui elle aussi vivait en Bretagne, de m'accompagner.

Quoiqu'atténuée, l'odeur âcre de la consommation était toujours là. J'ai fait un tour rapide des lieux. Pas le temps de m'apitoyer. Il fallait trier. Trier une vie. Chaque pièce était pleine comme un œuf. Chaque centimètre disparaissait sous un amoncellement d'objets : meubles divers et redondants, comme s'ils devaient aller par paires, vêtements, cassettes vidéo, CD et livres en piles instables, écran d'ordinateur démesuré, bibelots improbables souvent encore emballés. Des aiguilles à tricoter se cherchaient chamaille sur un guéridon. Dans un secrétaire en bois j'ai trouvé ici une boucle d'oreille solitaire, là une broche qui

avait perdu ses brillants. La plupart des tiroirs ne contenaient qu'un ou deux objets, sans que leur présence isolée n'ait de sens, du moins que je comprenne. Dans le bureau, que ma mère avait longtemps voulu être ma chambre mais que je n'avais jamais occupé, et qui était ainsi devenu, au fil des années, le témoin de mon absence et de sa solitude, j'ai trouvé des objets dont j'ignorais la dénomination autant que l'utilité. Tout était recouvert d'une couche de suie. Je jetais en masse, accumulant des dizaines de sacs-poubelles sur le lit calciné : manière de l'enfouir, de le soustraire à ma vue.

Dans une boîte verte en haut d'une étagère, j'ai trouvé une arme. Était-ce celle de son frère ? Était-il possible qu'elle l'ait récupérée et gardée toutes ces années ? J'ai laissé l'arme dans la boîte et j'ai enfoui le tout dans mon sac à main. Je n'avais pas le temps de réfléchir à ce qu'elle faisait là, mais je tenais à la rapporter chez moi : peut-être, comme les lettres, comme les papiers que j'avais rassemblés, me livrerait-elle un indice.

J'étais en train de trier ses affaires lorsqu'elle a été incinérée. À 14 heures. Là-bas, à Caen. Je n'ai pas fait de pause, je ne me suis pas recueillie, rien, lorsque son corps a été réduit en cendres. Pour m'éviter de devoir aller au crématorium, la maison funéraire m'avait proposé de rapporter l'urne avec ses cendres à Avrantin. J'avais accepté, d'autant que je devais accueillir la représentante du bailleur social pour faire l'état des lieux. À l'heure dite, elle est apparue, en tailleur, chaussures à talons, maquillée, permanente. Je l'ai haïe immédiatement : elle était l'indifférence faite femme. Elle m'a demandé si je pouvais tout vider en trois semaines. Étaient-ce la douleur, l'impuissance, le dégoût qui m'ont fait pleurer des rigoles sur mes joues noires de suie ? Je l'ai renvoyée sans ménagement et j'ai continué à trier.

Peu avant 17 heures, Sylvia, la dernière aide-ménagère de ma mère, s'est présentée à moi. On s'était croisées un an plus tôt, m'a-t-elle assuré, évoquant les détails d'une conversation dont je n'avais aucun souvenir. Elle s'est proposé de m'aider à ranger et à nettoyer, après tout, me répétait-elle, c'était son boulot, et elle avait beaucoup aimé ma mère, elle lui devait bien ça. Elle pourrait même accueillir les employés de l'assurance qui devaient venir un peu plus tard – et moi, ne devais-je pas retourner à mon travail ? Cette femme m'était inconnue, je ne savais rien d'elle, je ne savais même pas comment elle était au courant – je supposais que la curatrice avait dû la prévenir. Mais elle me parlait comme l'aurait fait une amie, comme l'aurait fait une mère, avec douceur et prévenance. Avant que je ne parte, elle m'a serrée dans ses bras.

À la gare, j'ai cherché le quai du train pour Paris. Une longue file de voyageurs s'était formée : le plan Vigipirate, dont j'avais oublié la mise en application, imposait le contrôle de tous les bagages. J'ai serré mon sac à main contre moi ; dedans, il y avait l'arme. Mais que pouvais-je faire ? Où aurais-je pu la jeter ? Comment m'en débarrasser sans prendre le temps de nettoyer mes empreintes et celles de ma mère ? Je me suis glissée dans la file d'attente. Résignée. J'étais dans un cauchemar, et comme dans les gravures d'Escher, celui-ci prenait la forme d'un labyrinthe sans issue, fait d'escaliers n'aboutissant que sur des chausse-trapes, toutes plus piègeuses les unes que les autres. J'avais le regard fixe, droit devant. Les contrôleurs m'ont laissée passer sans même regarder mon sac.

Dans le train, j'ai reçu un texto de Sylvia : les « experts de l'assurance », ainsi qu'ils s'étaient présentés à elle, deux types de vingt-cinq ans tout au plus qui lui avaient demandé le nom